

Versailles et les historiens

En octobre 1887, lorsque Pierre de Nolhac fut nommé attaché à la conservation du musée de Versailles, il eut le sentiment de partir pour l'exil. « Le Versailles [d'alors] était une ville infiniment noble, majestueuse et triste. Son château, où les foules ne venaient plus que pour le jeu des eaux, gardait dans le silence le reliquaire de ses souvenirs. » Quand il annonça son intention de « faire quelque triage », parmi l'amoncellement des toiles entassées dans les attiques du nord et du midi, voire « d'en présenter, sauver peut-être » quelques-unes, le conservateur Charles Gosselin lui répondit : « Pas de zèle, jeune homme ; écrivez des livres sur Versailles, si cela vous amuse, mais laissez en paix ce musée qui n'intéresse plus personne. » Nolhac avoue qu'il n'était d'ailleurs guère armé pour ce travail. « Mon ignorance de l'art français était extrême. Il n'y avait en ce temps-là aucun enseignement qui pût guider les étudiants, orienter leur esprit, mettre entre leurs mains les instruments de travail et leur ouvrir les sources de l'art national. Quand l'écoulier de province rencontrait Le Brun, Mansart, Girardon dans une page de Voltaire, ces noms ne lui disaient rien [...] L'archéologie médiévale était seule enseignée à l'École des chartes, et ce fut un événement de voir la sculpture française mise à sa place et réhabilitée [...] dans les premières leçons de Courajod ; encore cet apôtre s'arrêtait-il au seuil du siècle de Louis XIV, qu'il avait en horreur et flétrissait du nom l'académisme. » L'Italie seule comptait pour la génération de Nolhac. « De fait, je m'intéressais peu aux sculpteurs de Versailles, qu'effaçaient pour moi par avance Michel-Ange et Donatello, et il me suffisait de savoir que les peintures de Le Brun étaient un modèle du style pompeux et conventionnel. [Rencontrant un jour Puvis de Chavannes] je lui avouais que je n'avais jamais levé les yeux vers le plafond de la Grande Galerie¹. »

La peinture française du XVII^e siècle est depuis longtemps sortie de l'oubli, même si l'inventaire est loin d'en avoir été totalement achevé². Portée par l'engouement pour le « baroque », elle est même devenue l'objet d'un phénomène de mode, comme en témoigne le succès des expositions. Quant à

Versailles, restauré, rénové (voire reconstitué), remeublé, et à son parc, qui va faire l'objet d'une replantation complète et retrouver son aspect d'origine³, ils drainent « un flux touristique à l'échelle planétaire déplaçant des masses sans précédent⁴ » : 3,2 millions de visiteurs pour les châteaux de Versailles et de Trianon, auxquels il faut ajouter 4 millions d'usagers et de visiteurs pour les jardins⁵. Les attentes et les « modes de consommation » sont certes divers. « Lorsqu'un chef d'État y est reçu, lorsque le Congrès du Parlement s'y réunit, est-ce bien le même Versailles que celui que parcourent au pas de course les touristes étrangers, que visitent les associations du troisième âge et les groupes scolaires, que goûtent les connaisseurs du décor et du mobilier, les amateurs de jardins et les passionnés de musique baroque, que hantent les nostalgiques de l'Ancien Régime, l'espace vert des familles qui cherchent l'air pur des jardins de Trianon, celui des sportifs du grand canal ou celui des randonneurs du grand parc⁶ ? » Ce constat de J. P. Babelon, qui, le premier, dirigea l'administration unifiée du domaine et des châteaux de Versailles et de Trianon, n'est pas pour surprendre. Plus étonnant est celui que l'universitaire H. Himelfarb tire de son expérience des groupes accompagnés dans le château lui-même, celui d'une disparité des comportements, qui relève de tout autre chose que de l'hétérogénéité des niveaux de culture : admiration passéiste pour le monde enchanté de la société aristocratique de jadis, « nourrie de confiance en un idéal concours de toutes les classes et de tous les talents au sein d'une société paternelle et réglée » ; prévention agressive des enseignants, journalistes, cadres culturels, intellectuels « qui arrivent au château tout hérissés, sûrs d'y trouver un repaire de chouans, des circuits enrégimentés, et l'étalage cynique de trésors arrachés par la terreur aux forces vives du pays » ; archaïsme des romantiques attardés (le classicisme, voilà l'ennemi) auquel répondent les plus modernes pâmoisons « baroques », sans oublier les délires ésotériques d'un courant fort minoritaire mais fort constant.

Les raisons de tout cela ? La force des idées reçues (anciennes ou récentes) et l'ignorance de l'histoire, particulièrement de celle du château. Voilà qui est étrange. La demeure historique la plus célèbre de France, pour ne pas dire du monde, serait-elle une inconnue, malgré l'immense littérature dont elle a été, et continue à être, l'objet ? « Encore faudrait-il que les sciences historiques fissent leur devoir, et qu'au déferlement monotone de l'imaginaire, elles fussent là pour rappeler la richesse et la complexité du réel. Or, s'agissant de Versailles, il est permis d'en douter. » Et H. Himelfarb de dresser le constat des recherches (ou de l'absence de recherche) des spécialistes des disciplines concernées, pour conclure : « Rompons ce cercle où les historiens de l'art n'osent donner un Versailles parce que c'est l'affaire des conservateurs, où les conservateurs ne le peuvent, écartelés entre la technicité des restaurations et du catalogue et les rudiments des guides du visiteur, où les historiens se taisent faute de savoir où se prendre pour ne pas errer, et où les littéraires parlent sans savoir⁷. »

1. VERSAILLES INSTRUMENTALISÉ : LE MUSÉE HISTORIQUE DE LOUIS-PHILIPPE

Il faut revenir sur ces paradoxes. Et d'abord sur le silence des historiens. Il n'est pas uniquement affaire de division du travail scientifique, mais aussi (surtout?) d'idéologie. Versailles, comme la Révolution française, n'est pas un objet froid. Sur lui, comme sur elle, se focalisent les passions françaises – car il s'agit bien d'une affaire française. Les spécialistes «étrangers», comme on verra, ont une approche plus distanciée, moins impliquée, non conditionnée par la prévention.

Versailles semblait être sorti du champ politique français après que la monarchie l'eut précipitamment quitté le 6 octobre 1789. Le Conventionnel Delacroix voulut bien «faire passer la charrue» sur la grande perspective du parc⁸, mais les citoyens de Versailles arguèrent de leur patriotisme et de la nécessité pour la ville de conserver un monument qui lui assurait une solide rente touristique. Vidé⁹, entretenu tant bien que mal, mais non sac-cagé, le château devint le siège de divers établissements d'utilité publique. En 1795, dans l'aile nord des ministres fut installée l'école centrale départementale. L'aile du midi reçut la bibliothèque municipale, que le Consulat transféra en 1799 dans l'ex-hôtel des Affaires étrangères pour loger à sa place deux milles invalides, qui commirent bien des déprédations. En 1797 fut créé un conservatoire des arts et des sciences. Au rez-de-chaussée de l'aile nord prit place un cabinet d'histoire naturelle.

À l'étage, ainsi que dans les grands appartements du corps central, fut créé le musée spécial de l'École française. Le Louvre, Muséum de la République, devait réunir un choix de chefs-d'œuvre représentatifs de l'art de tous les pays. Versailles lui envoya les tableaux des écoles étrangères du cabinet du roi, et reçut en échange toutes ses toiles françaises, qui furent exposées sous les plafonds peints conservés *in situ*. En 1804, Versailles redevint domaine de la couronne, impériale à présent. Les affectations décidées par la République furent supprimées. En 1807, on projeta d'y installer la résidence de l'Empereur, on y renonça pour des raisons financières, seul Trianon fut remeublé, mais on reprit le projet après le mariage autrichien et la naissance du roi de Rome. Les Bourbons restaurés pensèrent y retourner. On répara. Louis XVIII, avec le pavillon Dufour, donna de la symétrie à l'aile Gabriel, et on en resta là¹⁰.

Les descriptions de Versailles à cette époque s'inscrivent dans la continuité des guides du XVIII^e siècle. En 1820 parut la *Nouvelle description de la ville, château et parcs de Versailles...*, quatre fois rééditée (1821, 1824, 1826 et 1832). Curieusement, elle était due à Louis Marie Prudhomme (1752-1830), libraire-éditeur, ardent révolutionnaire au temps où il publiait *Les révolutions de Paris*, hebdomadaire de juillet 1789 à février 1794, avant d'en dénoncer en 1797 les «erreurs, les fautes et les crimes», et qui s'était rabattu après 1804 sur le genre moins dangereux et toujours lucratif des guides tou-